

4.4 Exercices divers

4.4.1 "Les Catilinaires"

Amélie Nothomb, 1995

Albin Michel, Paris, pp.9, 15-27, 151

Dans ce roman, Amélie Nothomb présente un couple de retraités (Emile et Juliette) qui viennent d'emménager à la campagne pour y couler leurs vieux jours. Au fil des pages, Emile raconte les rencontres avec leur unique voisin, Monsieur Bernardin.

Vous trouverez ci-dessous la toute première page du roman (p. 9), ensuite le récit des deux premières visites de Monsieur Bernardin à Emile et Juliette (pp. 15 à 27), et enfin la toute dernière page du roman (p. 151).

1. Décrivez les différents aspects du travail de figuration d'Emile au cours des visites de Monsieur Bernardin (Attention! Ne perdez pas de vue que l'on n'a accès qu'au point de vue d'Emile, le narrateur!).
2. Mettez ces descriptions en rapport avec les notions de travail cognitif, d'accord de convenance, de coopération dans l'interaction, etc.
3. Quelles conséquences cela a-t-il, d'après ce que nous dit la romancière, sur l'identité des individus en présence et sur l'ordre social qu'ils mettent en scène ? En quoi ceci est-il cohérent avec la théorie de Goffman ?

On ne sait rien de soi. On croit s'habituer à être soi, c'est le contraire. Plus les années passent et moins on comprend qui est cette personne au nom de laquelle on dit et fait les choses.

Ce n'est pas un problème. Où est l'inconvénient de vivre la vie d'un inconnu ? Cela vaut peut-être mieux : sachez qui vous êtes et vous vous prendrez en grippe.

Cette étrangeté ordinaire ne m'aurait jamais gêné s'il n'y avait pas eu — quoi ? je ne vois pas comment dire —, si je n'avais pas rencontré monsieur Bernardin.

Je me demande quand a commencé cette histoire. Des dizaines de datations conviendraient, comme pour la guerre de Cent Ans. Il serait correct de dire que l'affaire a commencé il y a un an ; il serait juste aussi de dire qu'elle a pris sa tournure il y a six mois. Il serait cependant plus adéquat de situer son début aux alentours de mon mariage, il y a quarante-trois ans. Mais le plus vrai, au sens fort du terme, consisterait à faire commencer l'histoire à ma naissance, il y a soixante-six ans.

9

L'après-midi même, vers 4 heures, quelqu'un frappa à la porte.

J'allai ouvrir. C'était un gros monsieur qui semblait plus âgé que moi.

— Je suis monsieur Bernardin. Votre voisin.

Qu'un voisin vienne faire la connaissance de nouveaux arrivants, a fortiori dans une clairière bâtie de deux maisons en tout et pour tout, quoi de plus normal ? En outre, il n'y avait pas plus quelconque que le visage de cet homme. Je me souviens pourtant d'être resté figé d'ahurissement, comme Robinson lors de sa rencontre avec Vendredi.

Quelques secondes pesèrent avant que je prenne conscience de mon impolitesse et que je prononce les paroles attendues :

15

— Bien sûr. Vous êtes le docteur. Entrez.
Quand il fut au salon, j'allai chercher Juliette. Elle eut l'air apeuré. Je souris.

— Ce n'est rien qu'une petite visite de courtoisie, chuchotai-je.

Monsieur Bernardin serra la main de ma femme puis s'assit. Il accepta une tasse de café. Je lui demandai s'il habitait la maison voisine depuis longtemps.

— Depuis quarante ans, répondit-il.

Je m'extasiai :

— Quarante ans ici ! Comme vous avez dû être heureux !

Il ne dit rien. J'en conclus qu'il n'avait pas été heureux et je n'insistai pas.

— Etes-vous le seul médecin, à Mauves ?

— Oui.

— Sacrée responsabilité !

— Non. Personne n'est malade.

Il n'y avait rien d'étonnant à cela. La population du village ne devait pas dépasser cent âmes. Peu de chances, donc, de tomber sur une personne en mauvaise santé.

Je lui arrachai quelques autres renseignements élémentaires — arracher est le verbe adéquat : il répondait le moins possible. Quand je ne parlais pas, il ne parlait pas non plus. J'appris qu'il était marié, qu'il n'avait pas d'enfant et qu'en cas de maladie nous pouvions le consulter. Ce qui me fit dire :

— Quelle aubaine de vous avoir pour voisin !

Il resta impassible. Je lui trouvais l'air d'un bouddha triste. En tout cas, on ne pouvait pas lui reprocher d'être bavard.

Pendant deux heures, immobile dans le fauteuil, il répondit à mes questions anodines. Il mettait du temps à parler, comme s'il lui fallait réfléchir, même quand je l'interrogeais sur le climat.

Il me parut touchant : je ne doutai pas un instant que cette visite l'ennuyait. Il était clair qu'il s'y était senti obligé par une conception naïve des convenances. Il semblait attendre désespérément le moment de partir. Je voyais qu'il était trop gourda et empêtré pour oser prononcer les paroles libératrices : « Je ne vais pas vous déranger plus longtemps », ou : « Je suis content d'avoir fait votre connaissance. »

Au bout de ces deux heures pathétiques, il finit par se lever. Je crus lire sur son visage ce message désemparé : « Je ne sais pas quoi dire pour partir sans être grossier. »

Attendri, je volai à son secours :

— Comme c'est gentil à vous de nous avoir tenu compagnie ! Mais votre femme doit s'inquiéter de votre absence.

Il ne répondit rien, enfila son manteau, prit congé et sortit.

Je le regardai s'éloigner en réprimant mon envie de rire. Quand il fut à distance, je dis à Juliette :

— Pauvre monsieur Bernardin ! Comme sa visite de courtoisie lui a pesé !

— Il n'a pas beaucoup de conversation.

— Quelle chance ! Voici un voisin qui ne nous dérangera pas.

Je serrai ma femme dans mes bras en murmurant :

— Te rends-tu compte à quel point nous sommes seuls, ici ? Te rends-tu compte à quel point nous allons être seuls ?

Nous n'avions jamais rien voulu d'autre. C'était un bonheur sans nom.

Comme disait le poète cité par Scutenaire :
« On n'est jamais assez rien du tout. »

Le lendemain, vers 4 heures, monsieur Bernardin vint frapper à la porte.

Comme je le faisais entrer, je pensai qu'il allait nous annoncer la visite de courtoisie de madame Bernardin.

Le docteur prit le même fauteuil que la veille, accepta une tasse de café et se tut.

— Comment allez-vous depuis hier ?

— Bien.

— Votre femme nous fera-t-elle, elle aussi, l'honneur d'une visite ?

— Non.

— J'espère qu'elle va bien ?

— Oui.

— Forcément. La femme d'un médecin ne peut pas être en mauvaise santé, n'est-ce pas ?

— Non.

Je m'interrogeai un instant sur ce non, songeant aux règles logiques des réponses aux questions négatives. J'eus la sottise d'enchaîner :

— Si vous étiez un Japonais ou un ordinateur, je serais forcé de conclure que votre femme est malade.

Silence. Une bouffée de honte m'assaillit.

— Excusez-moi. J'ai été professeur de latin pendant près de quarante années et je m'ima-

gine parfois que les gens partagent mes obsessions linguistiques.

Silence. Il me sembla que monsieur Bernardin regardait par la fenêtre.

— Il ne neige plus. Heureusement. Vous avez vu ce qui est tombé cette nuit ?

— Oui.

— Neige-t-il autant, chaque hiver, ici ?

— Non.

— La route est-elle parfois bloquée par la neige ?

— Parfois.

— Le reste-t-elle longtemps ?

— Non.

— Ah. La voirie s'en occupe vite ?

— Oui.

— Tant micux.

Si, à mon âge, je me souviens avec une telle précision d'une conversation vieille d'un an et d'une insignifiance pareille, c'est à cause de la lenteur des réponses du docteur. A chacune des questions précitées, il mettait un quart de minute avant de réagir.

Après tout, de la part d'un homme qui semblait avoir soixante-dix ans, c'était normal. Je pensai que, dans cinq années, je l'aurais peut-être rejoint.

Timide, Juliette vint s'asseoir à côté de monsieur Bernardin. Elle le contemplait avec ce regard que j'ai déjà décrit, fait d'attention respectueuse. Ses yeux à lui restaient dans le vague.

— Encore une tasse de café, monsieur ? demanda-t-elle.

Il refusa. « Non. » Je fus un rien choqué par

l'absence de « merci » et de « madame ». Il était clair que les mots « oui » et « non » constituaient l'essentiel de son vocabulaire. Quant à moi, je commençais à me demander pour quoi il s'incrustait. Il ne disait rien et n'avait rien à dire. Un soupçon s'insinua en ma pensée :

— Etes-vous bien chauffé, chez vous, monsieur ?

— Oui.

Ma tournure d'esprit expérimentale me poussa néanmoins à prolonger l'examen, histoire d'explorer les limites de son laconisme.

— Vous n'avez pas de feu ouvert, je crois ?

— Non.

— Vous vous chauffez au gaz ?

— Oui.

— Ça ne vous pose pas de problème ?

— Non.

Cela ne s'arrangeait pas. J'essayai une question à laquelle il n'était pas possible de répondre par oui ou par non :

— Comment occupez-vous vos journées ?

× Silence. Son regard se courrouça. Il plissa les lèvres, comme si je l'avais offensé. Ce mécontentement muet m'impressionna au point de me faire honte.

— Pardonnez-moi, je suis indiscret.

L'instant d'après, ce repli me parut ridicule. Ma question n'avait rien de choquant ! C'était lui qui était impoli, en venant nous envahir sans avoir rien à nous dire.

Je réfléchis que, même s'il avait été bavard, son comportement eût été incorrect. Et eussé-je préféré qu'il m'arrosât d'un flot de

paroles ? Difficile à préciser. Mais comme son silence était crispant !

J'imaginai soudain une autre possibilité : il avait un service à nous demander et n'osait pas. Je lançai diverses suggestions :

— Avez-vous le téléphone ?

— Oui.

— La radio, la télévision ?

— Non.

— Nous non plus. On vit très bien sans, non ?

— Oui.

— Vous avez des problèmes de voiture ?

— Non.

— Aimez-vous lire ?

— Non.

Il avait au moins le mérite de la franchise. Mais comment pouvait-on vivre dans ce trou perdu sans le goût de la lecture ? J'en fus effrayé. D'autant qu'il avait dit, la veille, ne pas avoir de clients au village.

— Un bel endroit pour les promenades, ici. Vous vous promenez souvent ?

— Non.

J'examinai sa graisse en pensant que j'aurais dû m'en douter. « Curieux, quand même, qu'un médecin soit si gros ! » me dis-je.

— Vous avez une spécialisation ?

J'obtins une réponse d'une longueur record :

— Oui, en cardiologie. Mais j'exerce comme généraliste.

Stupéfaction. Cet homme à l'air abruti était cardiologue. Cela supposait des études

ardues, acharnées. Il y avait donc une intelligence dans cette tête.

Fasciné, j'inversai alors tout ce que j'avais cru : mon voisin était un esprit supérieur. S'il mettait quinze secondes à trouver des réponses à mes questions simplistes, c'était une manière de souligner l'inanité de mes interrogations. S'il ne parlait pas, c'était parce qu'il n'avait pas peur du silence. S'il ne lisait pas, ce devait être pour un motif mallarméen, conforme à ce que j'entrevois de sa triste chair. Son laconisme et sa prédilection pour les oui et les non en faisaient un disciple de saint Matthieu et de Bernanos. Ses yeux qui ne regardaient rien trahissaient son insatisfaction existentielle.

Dès lors, tout s'expliquait. S'il vivait ici depuis quarante ans, c'était par dégoût du monde. Et s'il venait chez moi pour se taire, c'était pour tenter, à l'approche de la mort, une communication d'un genre nouveau.

Je résolus de me taire aussi.

C'était la première fois de ma vie que je me taisais en tête à tête avec quelqu'un. Pour être plus exact, je l'avais déjà fait avec Juliette : c'était d'ailleurs le mode le plus fréquent de notre échange qui avait eu le temps, depuis nos six ans, de dépasser le langage. Mais je ne pouvais pas en espérer autant avec monsieur Bernardin.

Pourtant, au début, j'entrai dans son silence avec confiance. Cela paraissait facile. Il suffisait de ne plus remuer les lèvres, de ne plus chercher la phrase à dire. Hélas, tous les mutismes ne se ressemblent pas : celui de

Juliette était un univers feutré, riche de promesses et peuplé d'animaux mythologiques, quand celui du docteur crispait dès le vestibule et ne laissait de l'être humain qu'une matière indigente.

J'essayai de tenir encore, comme un plongeur tente de prolonger une apnée. C'était un séjour terrible que le silence de notre voisin. Mes mains devenaient moites et ma langue sèche.

Le pire, c'est que notre hôte semblait incommodé par ma tentative. Il finit par me regarder d'un air outré, comme pour signifier : « Vous êtes bien grossier de ne pas me faire la conversation ! »

Je rendis les armes. Mes lèvres pusillanimes se mirent en mouvement pour produire du bruit — n'importe quel bruit. A ma grande surprise, ce fut :

— Ma femme se nomme Juliette et moi Emile.

Je n'en revenais pas. Quelle familiarité ridicule ! Je n'avais jamais voulu informer ce monsieur de nos prénoms. Pourquoi diable mon appareil phonatoire adoptait-il ce genre de manières ?

Le docteur sembla partager ma réprobation car il ne dit rien, pas même : « Ah. » Il n'y eut pas non plus dans ses yeux cet écho vague dont la traduction est : « J'ai entendu. »

J'eus l'impression que nous venions de nous livrer à une partie de bras de fer et qu'il m'avait écrasé. Son visage affichait l'impassibilité du triomphe.

Et moi, misérable vaincu, je m'enfonçai :

— Quel est votre prénom, monsieur ?

Après la quinzaine de secondes rituelle, sa voix toujours atone me répondit :

— Palamède.

— Palamède ? Palamède ! C'est merveilleux ! Ignorez-vous que c'est Palamède qui a inventé le jeu de dés, pendant le siège de Troie ?

Je ne saurai jamais si monsieur Bernardin était au courant car il ne dit rien. Quant à moi, j'étais tout à la joie de ce divertissement onomastique.

— Palamède ! Cela sied à votre côté mallarméen : « Un coup de dés jamais n'effacera le hasard ! »

Notre voisin eut l'air de prendre ma remarque de haut. Il se taisait, comme si j'avais dépassé les bornes du grotesque.

— Comprenez-moi : je ris parce que votre prénom est inattendu. Mais c'est très joli, Palamède.

Silence.

— Votre père était-il, comme moi, professeur de langues anciennes ?

— Non.

« Non » : c'est tout ce que j'avais le droit d'apprendre au sujet de monsieur Bernardin père. Je commençais à trouver la situation irritante. J'ai toujours eu horreur de poser des questions aux gens. Après tout, si j'étais venu m'enterrer dans ce trou perdu, c'était pour ça. Un observateur extérieur eût pu donner raison au docteur : d'abord parce que j'étais indiscret, ensuite parce que la sagesse n'est jamais du côté de celui qui parle. Mais cet

observateur eût ignoré une donnée qui rendait ce tête-à-tête incompréhensible, à savoir que c'était ce monsieur qui s'imposait chez moi.

Je fus à deux doigts de lui demander : « Pourquoi êtes-vous venu me voir ? » La phrase ne sortit pas. Elle me parut trop brusque, elle ne pouvait signifier qu'une incitation à partir. C'était ce que je souhaitais, certes. Je n'avais cependant pas le courage de me conduire comme un rustre.

Palamède Bernardin, lui, avait ce courage : il restait assis, ne regardant rien, l'air abruti et mécontent à la fois. Était-il conscient de la grossièreté de son attitude ? Comment le savoir ?

Pendant ce temps, Juliette était restée assise à côté de lui. Elle l'observait, elle semblait le trouver très intéressant. Elle avait l'air d'un zoologiste qui étudie le comportement d'une bête étrange.

Le contraste entre sa silhouette frêle, aux yeux habités, et la masse inerte de notre voisin ne manquait pas de sel. Je ne me sentais pas le droit d'en rire, hélas. Pour la première fois de ma vie, je regrettais ma bonne éducation.

Que diable lui dire encore ? Je grattai mon esprit à la recherche d'un sujet innocent.

— Allez-vous parfois à la ville ?

— Non.

— Vous trouvez tout ce qu'il vous faut au village ?

— Oui.

— Il n'y a pourtant pas grand-chose à l'épicerie de Mauves.

— Oui.

« Oui. » Oui ? Que voulait dire ce oui ? Un non, n'eût-il pas mieux convenu ? Le démon de la linguistique me reprenait quand Juliette intervint :

— Il n'y avait pas de laitue, monsieur. Evidemment, ce n'est pas la saison. Mais c'est difficile de vivre sans laitue. En trouve-t-on au printemps ?

La question semblait dépasser les moyens intellectuels de notre hôte. Après avoir cru qu'il était un mage, j'en revins à la première hypothèse : c'était un demeuré. Car, s'il n'avait pas été idiot, il eût répondu soit « oui », soit « non », soit « je ne sais pas ».

Il prit à nouveau son air incommodé. Pourtant, le propos de ma femme ne pouvait pas être taxé d'indiscrétion. J'intervins avec un respect exagéré :

— Voyons, Juliette, pose-t-on des questions ménagères à un homme tel que monsieur Bernardin ?

— Monsieur Bernardin ne mange pas de salade ?

— C'est l'affaire de madame Bernardin.

Elle se retourna vers le docteur pour poser cette question dont je me demandai si elle était candide ou impertinente :

— Est-ce que madame Bernardin mange de la salade ?

J'étais sur le point d'intervenir quand il dit, après son temps de réflexion habituel :

— Oui.

Le simple fait qu'il ait daigné répondre prouvait le bon choix de la question. C'était donc ce genre de choses que l'on pouvait lui demander. Avec la liste des légumes, nous pouvions nous en tirer quelque temps.

— Vous mangez des tomates, aussi ?

— Oui.

— Des navets ?

— Oui.

La taxinomie des primeurs était une solution merveilleuse, mais un certain sens de la décence m'empêcha de continuer. Dommage, car cela commençait à m'amuser.

Je me souviens d'avoir pataugé encore longtemps entre les silences et les questions ineptes.

Vers 6 heures du soir, comme la veille, il se leva pour partir. Je n'y croyais plus. Je ne peux pas dire à quel point ces deux heures m'avaient paru interminables. J'étais épuisé comme si je venais de me battre contre le cyclope, pire, contre le contraire du cyclope. En effet, ce dernier s'appelait Polyphème, soit « celui qui parle beaucoup ». Affronter un bavard est une épreuve, certes. Mais que faire de celui qui vous envahit pour vous imposer son mutisme ?

Aujourd'hui, il neige, comme il y a un an, lors de notre arrivée ici. Je regarde tomber les flocons. « Quand fond la neige, où va le blanc ? » demandait Shakespeare. Il me semble qu'il n'y a pas de plus grande question.

Ma blancheur a fondu et personne ne s'en est aperçu. Quand je me suis installé à la Maison, il y a douze mois, je savais qui j'étais : un obscur petit professeur de grec et de latin, dont la vie ne laisserait aucune trace.

A présent, je regarde la neige. Elle fondra sans laisser de trace, elle aussi. Mais je comprends, maintenant, qu'elle est un mystère.

Je ne sais plus rien de moi.